

Nos disparus.

A. Van Gehuchten (1914) - E. Masoin (1915) - G. Verriest (1918)

La période de guerre a enlevé à la faculté de Louvain de bien grandes figures.

D'abord ce coup inattendu en décembre 1914 de la mort de notre illustre Van Gehuchten, la gloire de notre faculté ! Nous avons vu dévaster ici sa demeure dès le premier jour de l'in-

vasion, puis le cinquième jour du sac de Louvain, le feu dévora les restes. Le maître en fut très triste, et emporta sa douleur à Cambridge, d'où il ne devait plus revenir. C'est en exil, dans un hôpital, que cet homme glorieux et heureux avant la guerre devait mourir d'embolie après opération, à l'âge de 53 ans. L'œuvre de ses dernières années, son traité des maladies nerveuses, que tout le monde attendait avec le plus vif intérêt, a failli périr tout entier dans le cataclisme. Un manuscrit sauvé permettra à son fils de reconstituer cette pièce magistrale, qui nous sera doublement chère comme souvenir et comme leçon posthume. Inutile de faire l'éloge de M. Van Gehuchten ; aucun professeur de médecine, depuis 1834 n'avait cueilli autant de titres à l'étranger : à la remise de son portrait peu de mois avant la guerre, toutes les facultés de l'Europe lui avaient fait fête. Son nom restera une des gloires de Louvain.

Ce fut quelques mois, plus tard en mars 1915, que nous allâmes à Bruxelles, chercher la dépouille mortelle de M. Masoin. Le maître âgé de septante ans, venait de se décharger de ses cours, puis de fuir notre ville en ruines pour se rapprocher de ses enfants. Et là, cet homme si joyeux, si intelligent, si actif jusqu'à la fin de sa carrière, avait succombé réellement au chagrin. Jamais cérémonie funèbre ne se fit sous un ciel plus sombre : « Nos yeux n'ont plus de larmes pour pleurer » disait M. Van Ermenghem, et il exprimait bien l'angoisse de tous les cœurs : c'était le jour où nos ennemis en délire annonçaient la rupture du front russe en Galicie, et le succès aux gaz asphyxiants devant Ypres. L'orateur le plus brillant du corps médical belge était couché là dans le silence mortel : aucun des honneurs officiels, qui lui étaient dus après sa longue et brillante carrière, ne lui fut octroyé. Il n'y avait que les cœurs des amis et admirateurs intimes qui répétaient le plus bel éloge : il fut droit, il fut bon, il fut intelligent et actif, il fut modeste et courageux.

L'Académie, dont il fut pendant si longtemps le secrétaire, fera un éloge digne de lui, maintenant que le soleil de la victoire et de la liberté luit sur la tombe paisible où nous l'avons amené, à l'ombre de l'église de Vlierbeek-Kesselloo.

En juillet dernier, un entrefilet dans les journaux censurés nous annonçait qu'une ancienne célébrité médicale belge, le professeur Verriest venait d'être enterré à Saint-Cloud ! Nous apprimes après la délivrance que notre maître avait eu la fin la plus douce, frappé brusquement sans une douleur, reposant

dans son lit, causant avec M^{me} Verriest. En ces jours, nous regardions avec tristesse sa demeure silencieuse, délabrée, indifférente au deuil de son maître, occupée par des officiers ennemis. Le maître surpris en Suisse par la déclaration de guerre, ne l'avait plus revue. Le vieillard en de pénibles étapes avait regagné Liège, puis il avait gagné la Hollande, de là il avait passé en Angleterre et pendant la traversée l'apoplexie l'avait frappé. Il gagna tout de même la France, où il vécut à Paris même toutes les angoisses de la longue guerre, un peu pessimiste, ayant un fils retenu en Allemagne et une fille en Amérique. Il ne lui fut point donné de voir l'aurore de la délivrance.

Nous avons tous connu cette belle tête hébergeant un des cerveaux les plus puissants, savant et artiste à la fois : nous vivons de sa doctrine médicale, nous l'aimions et l'honorions. Mais bien peu savent la grandeur du rôle qu'il joua à la faculté et à l'université. Il fut le promoteur de toutes les innovations et l'arbitre dans tous les conflits. Avec lui finit la période de renouveau de notre enseignement. Nous ne saurons jamais acquitter la dette que nous avons contractée à son égard.

Un jour nous fêtâmes à la fois Masoin, Verriest et Debaisieux : et à la fin de cette journée radieuse, nous fûmes tous d'accord pour dire que nous avions fêté trois maîtres essentiellement différents d'allure, mais tous les trois également droits, intelligents et honorés, comme les plus belles figures du corps médical.

La guerre nous en a enlevé deux ; il nous en reste un que nous entourerons longtemps encore de notre vénération et de notre plus chaude sympathie.
